

# La Russie — un pays qui transcende l'Europe

Elmar HOLENSTEIN

*Ecole polytechnique fédérale de Zurich*

## 1. LA RUSSIE EN EUROPE. CINQ REPÈRES HISTORIQUES

Jusque dans les années 50, on pouvait lire dans les livres d'école des pays germanophones que l'Europe repose sur trois piliers, l'Antiquité, le Christianisme et la Germanité. Mais on aimerait savoir ce que l'Europe doit à ses peuples non-germaniques. Que lui reste-t-il des Celtes refoulés au Nord-Ouest ? Que signifient pour elle les peuples non indo-européens ?

On pourrait caractériser l'Europe à la manière de Nietzsche qui avait vu l'Engadine comme la région «où l'Italie et la Finlande se sont alliées»<sup>1</sup>. De nos jours encore, les encyclopédies la définissent en reprenant la description que les Grecs firent de leur pays, comme territoire qui se distingue par la richesse variée des territoires et le développement des côtes. La diversité des biotopes et des sites stimulerait la recherche d'alternatives et encouragerait la compétition. La proximité et un système de valeurs commun (chrétien) favoriseraient les contacts, la mobilité et la propagation des idées. Ce serait grâce à la diversité géographique propice à l'unification que l'Europe serait parvenue à ses performances dans les sciences, la technique et la politique.

Avec une telle représentation de la géographie et de l'histoire de l'Europe, on peut se demander ce qu'elle doit au plus grand regroupement de populations non-germaniques, les Slaves, qui, du point de vue de la superficie, occupent plus de la moitié des territoires entre l'Atlantique et l'Oural : rien en fait de spécifique à la civilisation européenne.

---

<sup>1</sup> Nietzsche, 1879-80, Aphorismus 338, in *Werke* (1967).

Les qualités spécifiques de l'Europe s'estompent en direction de l'Est ; le paysage y est plus faiblement individualisé, plus uniforme. [...] D'Ouest en Est, l'Europe devient toujours moins européenne, toujours plus asiatique. Dans les plaines russes, la nature, l'être humain et l'état sont plus vastes et plus uniformisés. C'est pourquoi comptent avant tout comme Occident l'Europe de l'Ouest, l'Europe du Sud et l'Europe centrale.

(Müller, 1939, p. 14)

### 1.1. SYNTHÈSE ENTRE L'HÉLLENISME ET LE CHRISTIANISME

Une région doit souvent ce qu'elle est autant à l'environnement qu'à sa structure interne. Si l'origine de la philosophie, des sciences et de la démocratie se situe en Grèce, ces créations ne peuvent être attribuées à la seule constitution interne de la Grèce au milieu du dernier millénaire avant Jésus-Christ. Tout aussi décisive a été sa position de pays européen proche des régions jadis les plus développées du «Croissant fertile», Mésopotamie, Syrie, Palestine, Egypte.

Il y a plus : le lien entre hellénisme et christianisme, avec lequel on a coutume d'identifier l'Europe, n'est pas né en Europe, mais en Afrique du Nord et en Asie du Sud-Ouest, par l'intermédiaire tout d'abord des Pères de l'Eglise, en Egypte, en Palestine et en Syrie. Dans l'Empire byzantin, dont la Russie se comprend comme l'héritière, le lien entre Antiquité tardive et premier christianisme a été mieux conservé qu'à l'Ouest : à l'Est, Constantinople est demeurée, malgré de brèves interruptions, la capitale politique du IV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, et, à partir du VI<sup>e</sup> siècle, le centre culturel. À l'Ouest, on ne peut pas dire la même chose de Rome. Pour le développement culturel en Europe de l'Ouest à la même époque, les «Renaissances» sont significatives. Chaque fois, le contact avec Byzance jouait un rôle important, et ce, dès la Renaissance carolingienne au IX<sup>e</sup> siècle, en passant par la redécouverte, au XI<sup>e</sup> siècle, de la collection des lois justiniennes et, au XIII<sup>e</sup> siècle, des écrits aristotéliens, jusqu'à la Renaissance humaniste au XIV<sup>e</sup> siècle.

### 1.2. LATINITÉ À L'OUEST, MULTILINGUISME À L'EST

Antiquité ne signifie pas seulement classicisme grec et hellénisme, avec Athènes puis Alexandrie pour centre, mais également Rome et Empire romain. Il convient d'introduire ici des termes importants pour l'histoire de l'Europe et sa constitution : latinité et romanité.

La subdivision de l'Empire romain en deux parties, orientale et occidentale, remonte au premier siècle avant Jésus-Christ. À l'époque romai-

ne tardive, la frontière longeait approximativement le 19<sup>e</sup> degré de longitude Est, de l'Afrique du Nord au Danube. L'Afrique du Nord-Ouest et l'Europe de l'Ouest faisaient partie de l'Occident antique. La désignation géographique de l'Afrique du Nord-Ouest : *Maghrib* est la traduction littérale arabe de *Occident*. Dans les Balkans, la frontière se déployait le long de la limite entre la Dalmatie et la Moésie, pour traverser finalement l'actuelle Belgrade, que l'on donne encore dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme «la porte de l'Europe centrale vers l'Orient».

A l'Ouest de l'Empire, la langue officielle, le latin, est aussi devenue la langue de l'Eglise et, jusque dans la Modernité, la langue de la culture (à l'exception de quelques régions d'Italie du Sud et de la péninsule ibérique lors de la domination islamique). Les écrivains, poètes, philosophes romains, de même que les Pères de l'Eglise, qui écrivaient en latin, appartenaient tous au cercle des classiques, partout à l'Ouest, mais seulement à l'Ouest ; non à l'Est. Le contraste est net avec l'Empire romain d'Orient où s'affirment d'emblée plusieurs langues ecclésiastiques et donc plusieurs langues officielles et culturelles : à côté du grec, l'araméen, le syriaque, le copte et, plus tard, les langues slaves. Plusieurs éléments sont à envisager en rapport avec ce phénomène.

D'abord, dans les régions slaves orientales, «l'héritage antique» a été transmis en langue indigène et non en langue originale ou étrangère (tel le latin). Cela signifie d'une part que les textes ecclésiastiques ont été rendus accessibles à des couches de population plus vastes qu'à l'Ouest, d'autre part que l'impact de la littérature est demeuré limité. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne transcrivit en langues slaves qu'une partie de la littérature antique de Byzance ; les textes philosophiques et scientifiques restèrent non traduits. Une exception est constituée par Pseudo-Denys l'Aréopagite, auteur philosophique à la réception la plus large dans l'ancienne Europe. Or un thème central chez Denys est le rapport entre unité et multiplicité, qu'il conçoit comme hiérarchisée, à la manière du Néo-platonicien Proclus. Mais tandis que pour Proclus chaque élément de la hiérarchie procède de celui qui est placé au-dessus de lui, chez Denys chaque élément est en contact direct avec Dieu, quelle que soit sa place dans la hiérarchie.

Ensuite, la traduction de textes sacrés en langues populaires et la mise à l'écrit de ces langues signifiait la valorisation de celles-ci et de ceux qui les parlaient. Constantin le Philosophe, originaire de la bilingue Salonique (grec-slave), connu sous le nom de moine Cyrille (826-867), étayait ses traductions bibliquement et philosophiquement. Pour lui, (sans doute le premier Philosophe à penser ainsi), la multiplicité des langues est une chose positive, sanctionnée dans le Nouveau Testament par le miracle de la Pentecôte. A cela s'ajoute, dans l'Eglise d'Orient, l'intérêt pour les aspects cognitifs et esthétiques de la langue, pour l'art verbal et la mystique du

langage. Dans cette optique, Cyrille pouvait se réclamer autant de l'apôtre Paul que de l'Aréopagite. Il reprend de la première lettre aux Corinthiens (14.19) la citation suivante :

Lors de l'assemblée je préfère prononcer cinq mots en les comprenant bien, afin que les autres en saisissent aussi le sens, que cent mots incompréhensibles.

Telle qu'elle a été cultivée dans la tradition ecclésiastique de l'Est, la certitude de l'égale dignité des langues a eu des répercussions sociales et politiques. Un exemple de Jakobson à ce propos est celui de Saint Stéphane de Perm (1340-1396) qui, à l'instar de Cyrille, partit en mission auprès des Komis, habitants d'une région au Nord-Est de l'Europe, et créa un alphabet pour leur langue finno-ougrienne en prenant pour base l'écriture cyrillique. Jakobson avait raison de ne pas situer les débuts de l'auto-détermination nationale européenne à l'Ouest, en relation avec la dissolution de l'Empire romain germanique et la Réforme, mais à Byzance, avec une philosophie du langage rationaliste, et une politique ecclésiastique pluraliste favorisant l'autonomie culturelle. En Russie, lorsque l'on prend position par rapport à d'autres ethnies, inutile de chercher des modèles étrangers. Le pays offre suffisamment d'exemples.

### 1.3. ROMANITÉ : DROIT ROMAIN ET PRÉTENTION À LA DOMINATION DU MONDE

Le droit constitue la principale contribution de Rome à la culture de l'Antiquité et de l'Europe. Toutefois, il ne fut codifié systématiquement qu'à Byzance. La collection de lois la plus connue est celle de Justinien (528-534), devenue, après sa redécouverte vers 1050, le modèle dominant en Europe de l'Ouest. A l'Est, les textes de lois persistants étaient des extraits tardifs en grec tirés de la collection justinienne, ainsi que des collections de lois n'ayant plus qu'un rapport indirect avec l'ancien droit romain. Certaines d'entre elles étaient disponibles en traduction slave. Cela n'empêcha pas le droit russe de conserver une indépendance par rapport au droit romain. Mais ce que nous venons de dire du droit romain est aussi valable au Nord de l'Europe, en Allemagne et plus encore en Grande-Bretagne.

Le second grand legs de Rome à l'Europe, sa prétention à gouverner le monde, ne connut pas d'éclipse comme la tradition du droit, mais s'amplifia à l'Est et au Nord. En 324, Constantin le Grand transforma Byzance et fit de cette ville stratégique la «Nouvelle Rome». Au Moyen-Âge, les Grecs se désignaient eux-même comme *rhomaioi* (Romains). *Rhomania* est le nom grec désignant l'Empire byzantin et *Rum* le nom arabe désignant

la ville et l'Empire de Byzance. Dans la Nouvelle Rome sur le Bosphore, le projet de domination du monde connut un développement christologique, le Basileus se disant le représentant sur terre du royaume du Christ.

Depuis la Renaissance carolingienne de l'Empire romain d'Occident, le Kaiser allemand rivalisait aussi pour ce titre. Après la prise de Constantinople en 1453, les Tsars à Moscou firent encore monter les enchères en déclarant leur ville «l'ultime Rome» !

L'Europe est le premier et l'unique continent à ce jour parvenu à une suprématie économique, militaro-politique, linguistique (avec l'anglais comme *lingua franca*), scientifique et juridique (droits de l'homme et droit privé) sur quasiment tout le globe : au début du XXe siècle, la domination de l'Europe est un état de fait supposé durable. Cette domination se justifie du point de vue de l'histoire culturelle et coloniale, et de la géographie :

La position de l'Europe dans l'histoire mondiale, ainsi que le développement autonome de l'espèce humaine sur son sol, font de ce territoire un continent à part entière. Si le petit continent exerce une influence sur les grands, c'est à cause de sa position. En effet, l'Europe se situe au milieu d'une concentration de terres cernée par trois continents plus ou moins éloignés, Asie, Afrique et Amérique du Nord.

Cette phrase ne se trouve pas dans *la Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, mais cent ans plus tard, en 1909, dans l'Encyclopédie Meyers *Konversationslexikon*.

#### 1.4. L'ISLAM EN TANT QUE VOISIN, CONCURRENT ET TRANSMETTEUR DE CULTURE

Il ne suffit pas de définir l'Europe comme continent imprégné par le lien entre l'Antiquité grecque et romaine et le christianisme. Comme nous l'avons dit, ce lien a d'abord vu le jour en Afrique et au Proche-Orient. Il a été institué par des théologiens juifs, comme synthèse entre le monde hellénique et biblique. Au Moyen-Âge, la deuxième phase de ce rapprochement fut l'œuvre d'érudits juifs et surtout islamiques. Il se produisit au Proche-Orient et en Afrique du Nord, puis en Espagne, aussi sous l'impulsion islamique et juive. C'est la raison pour laquelle on peut parler de lien entre le monde grec et le monde biblique.

Il faut alors adopter une définition plus limitée de l'Europe, partie du monde qui, de l'Antiquité au début de la Modernité, a non seulement été marquée par le lien entre Antiquité gréco-romaine et valeurs bibliques, mais qui — contrairement au Proche-Orient et à l'Afrique du Nord — est restée marquée par ce lien, malgré les interruptions partielles et passagères

de la domination islamique. Une telle définition rapproche d'un ensemble défini par les frontières géographiques conventionnelles, moyennant quelques approximations dans l'Oural et les Balkans.

Le contact avec l'Islam fait alors partie de la définition de l'Europe : (1) L'Islam a contribué à la synthèse des mondes grec et biblique. Durant le haut Moyen-Âge, le canal principal rattachant l'Europe de l'Ouest à la philosophie et à la science grecques allait de Bagdad à Cordoue, en passant par l'Afrique du Nord. (2) Au Moyen-Âge, commerçants et érudits islamiques constituaient un lien entre l'Europe et l'Inde ainsi que la Chine, dont les avancées en mathématiques et technologie furent capitales pour la science et l'économie en Europe. (3) A partir du VIIe siècle, avec l'extension de l'Islam, le rattachement de l'Antiquité gréco-romaine et du Christianisme vaut non plus pour toute la région méditerranéenne, mais pour la seule partie européenne. (4) L'auto-désignation «Europe», et la conviction de constituer un monde à part, est liée à la confrontation avec l'Islam.

Si l'on tient compte de la composante islamique dans la définition de l'Europe, alors la Russie en est partie intégrante. Elle est entrée en contact avec l'Islam bien avant l'extension de l'Empire ottoman sur le continent européen. La période de contacts avec la culture islamique à l'Est de l'Europe recoupe la période de contacts au Sud-Ouest, en Espagne et en Sicile, bien que le transfert culturel n'ait pas été le même. Il ne se produit pas dans les domaines scientifiques et littéraires (du moins ne dispose-t-on pas de documents), mais dans les domaines pratiques et économiques, finances et administration. Selon Fernand Braudel, ce transfert serait toutefois comparable à celui de la péninsule ibérique :

Cette civilisation supérieure a installé une certaine Asie dans les coutumes de Moscovie. En fait, celle-ci s'est comportée comme un monde barbare éclairé subjugué par une civilisation supérieure. Cette cohabitation évoque, en moins tumultueux, les rapports de l'Espagne chrétienne et de la brillante Espagne musulmane.

(Braudel, 1963, p. 581)

Le rôle de la Russie dans le refoulement de l'Islam hors d'Europe est plus connu que le profit qu'elle a tiré du contact culturel avec celui-ci. En 1552 et 1557, Moscou conquiert les Etats successeurs de la Horde d'Or, étendant ainsi le territoire européen jusqu'à l'Oural et la Caspienne, ses frontières géographiques actuelles. Dès la fin du XVIIIe, la Russie prit la tête de la lutte contre la domination ottomane au Sud-Est de l'Europe.

### 1.5. «RATIONALISME OCCIDENTAL» MODERNE

Fernand Braudel, dans sa *Grammaire des Civilisations*, désigne la Russie comme «l'autre Europe», titre que l'on pourrait donner à toute région d'Europe : la Grande-Bretagne cherche encore aujourd'hui à se distinguer du «continent» ; au XIXe et dans la première moitié du XXe, l'Allemagne nourrissait l'idée d'un «chemin à part» qui a beaucoup en commun avec les conceptions des Slavophiles en Russie, dont il fut du reste le précurseur et l'exemple.

Ce qui est considéré comme faisant partie à proprement parler de l'Europe est conditionné par la situation. Si l'on prend comme mesure le développement «occidental» de la Modernité, des pays comme la Grèce et l'Italie du Sud sont exclus du cercle de la civilisation européenne, bien qu'ils soient à l'origine de la culture urbaine et écrite. Il semble préférable de réserver le titre «d'autre Europe» à cette Europe de la Modernité. Bien que les historiens y voient une continuité, l'opposition historique entre l'Europe de l'Antiquité et du Moyen-Âge d'une part, celle de la Modernité de l'autre, est plus forte que l'opposition géographique entre Europe de l'Ouest et de l'Est.

La spécificité de cette nouvelle Europe ne sera ici qu'esquissée, la question étant de savoir la part qu'y prend la Russie. Est-ce qu'une seconde opposition «critique» est apparue dans la Modernité entre Ouest et Est, à la suite de laquelle l'opposition entre latinité et multilinguisme aurait commencé à se dissoudre avec, à l'époque moderne, l'alignement de l'Europe de l'Ouest sur l'Europe de l'Est (utilisation des langues profanes comme langues liturgiques et littéraires) ? C'est ce que pensent les Slavophiles anti-occidentaux. Toutefois, plutôt que de division, on pourrait parler de tripartition ; au lieu de gouffre, d'un continuum. Globalement, la modernité s'est répandue d'Ouest en Est, avec pour source le triangle constitué par la France, la Hollande et l'Angleterre-Ecosse.

Quels sont les traits du «rationalisme occidental» moderne par lesquels, d'après Max Weber, l'Ouest (Europe et Amérique du Nord) se distingue des autres grandes régions culturelles ? Le mot-clé est ici le «désenchantement du monde» qui, toujours selon Weber, résulte de la croyance selon laquelle on peut tout connaître si on le veut : il n'y a pas de puissances mystérieuses agissant dans la nature cosmique ou dans la nature humaine ; il est en principe possible de tout maîtriser par le calcul. De (1), la possibilité de parvenir à une connaissance exacte, et de (2), la possibilité de maîtriser mécaniquement toute chose et tout être, résulte (3), la scientification de domaines vitaux, non seulement la technologie, mais aussi la psychologie et la sociologie, et même l'expérience et la création artistique, et avant tout l'économie. (4) En plus de la scientification de l'économie, on

aboutit à une moralisation du capital (la richesse comme signe d'élection) et du travail (le travail comme réalisation de soi). (5) Le droit et la morale ne dépendent pas d'un fondement religieux. (6) En politique, les buts sont l'auto-détermination et l'inviolabilité des droits de l'homme. Les moyens d'y parvenir sont l'État national, la division des pouvoirs et la liberté d'opinion.

Ces idées n'ont été défendues sans réserves par aucun grand philosophe moderne occidental. A l'état pur, on les rencontre chez les second couteaux du milieu intellectuel. Elles ont connu leurs pires rejetons lors de la terreur des révolutions française et russe. Ce n'est pas seulement en Russie qu'elles se sont trouvées confrontées à une forte résistance ; aussi à l'Ouest, et de manière significative en Allemagne, dans le Romantisme au XIXe siècle et dans la *philosophie de la vie* au tournant du siècle. Ce qui en Allemagne, d'un point de vue historique a été vu comme triomphe du Romantisme sur les Lumières, était vu en Russie dans une perspective géographique et éthique, comme combat de l'Est slave contre l'Ouest romano-germanique.

Plus important est le fait que la correction la plus pertinente au rationalisme occidental, la démonstration de ses limites, soit sortie des sciences les plus développées, et non des leçons de la sagesse orientale. Il ne faudrait pas cependant sous-estimer ces alternatives intellectuelles. Le dogme fondamentaliste de la connaissance axiomatique et de la maîtrise sur ce qui existe a reçu le coup de grâce avec la loi de Kurt Gödel sur l'indécidabilité de la non-contradiction des théories mathématiques, et avec le principe d'indétermination de la physique quantique, et la mise à nu de la structuration «hyper-complexe» des systèmes biologiques et écologiques.

Quant à l'appartenance culturelle de la Russie à l'Europe moderne en dehors de la perspective idéologique du rationalisme occidental, on retiendra qu'elle est le seul pays au XIXe siècle et au début du XXe ne relevant pas de l'Ouest proprement dit où apparurent des contributions culturelles liées à un nom célèbre, dont N.I. Lobatchevski (1792-1856) en mathématiques, D.J. Mendeleïev (1834-1907) en chimie, I.M. Setchenov (1829-1905) et I.P. Pavlov (1849-1936) en neurologie, L.S. Vygotski (1896-1934) en psychologie, N.S. Troubetzkoy (1890-1938) et R. Jakobson (1896-1982) en linguistique, P.I. Tchaïkovski (1840-1893) et N.A. Rimski-Korsakov (1844-1908) en musique et K.S. Malevitch en peinture. En littérature, il y a trop de noms à citer, et nous ne nommerons que deux auteurs influents philosophiquement, F.M. Dostoïevski (1821-1881) et L.N. Tolstoï (1828-1919), dont les œuvres peuvent être dites «typiquement russes», même si leur pensée ne manque pas de correspondants à l'Ouest, chez Kierkegaard (1813-1855) pour Dostoïevski, et chez J. de Maistre (1753-1821) pour Tolstoï.

## 2. UN TRAIT GÉOGRAPHIQUE - LA GRANDEUR DE LA RUSSIE

Une définition géographique de la Russie est moins problématique qu'une définition historique : elle se distingue du reste de l'Europe par les dimensions. L'Europe couvre environ 10,5 millions de km<sup>2</sup>, et la Fédération Russe 17 millions, dont 4,5 recourent le territoire européen.

«La grandeur c'est ce que nous ne sommes pas», dit Jacob Burckhardt (1970, p. 151). Nul besoin d'être originaire du petit pays de Burckhardt, la Suisse, pour se préoccuper des répercussions des grandeurs physiques sur l'esprit. Le poète et prix Nobel tchèque Jaroslav Seifert (1987, p. 520 sq) semble avoir aussi nourri de telles réflexions. Lorsqu'il retrace dans son autobiographie son expérience de «cinq minutes avant la mort», il oppose la sienne (attente d'être fusillé), à celle décrite calmement et simplement par Dostoïevski. Seifert prétend qu'en tant que «poète lyrique d'un petit pays», il ne saurait se comparer à l'écrivain russe.

Troubetzkoy et Jakobson relie cette réaction à «l'ampleur touranique» de la Russie qui habite ses scientifiques, esprit qui soumettrait chaque matière à des lois simples et la rendrait transparente par sa clarté schématique. L'imagination ne serait ni indigente, ni lâche, ni encline à amonceler les détails en une micrologie mesquine<sup>2</sup>. Les observations de Seifert sont plus nuancées. Au contraste entre l'expérience de Dostoïevski et la sienne, il ajoute le contraste entre la description que Dostoïevski fait de cette expérience et les lettres à ses frères. Dans ses lettres, Dostoïevski décrit les souffrances des prisonniers, ce qui ne s'accorde pas avec l'esprit touranique dont parlent Troubetzkoy et Jakobson.

Les grandeurs physiques ne sont ni nécessaires ni suffisantes pour comprendre les dispositions d'esprit pour lesquelles on utilise métaphoriquement les mêmes prédicats. Elles semblent cependant propices au déploiement de ces dispositions, de même qu'à leur perception chez soi-même et chez autrui. Mais que des relations géographiques ne suffisent pas comme explication ne les empêche pas de jouer un rôle.

Un trait de caractère qui convient bien à la grandeur est la générosité. Georges Vernadsky (1953, p. 333 sq) décrit, en concluant un long chapitre sur l'influence mongole en Russie, la générosité avec laquelle les ambassadeurs étrangers étaient traités, tout en étant surveillés en permanence. Vernadsky explique ce contraste par l'expérience que les Moscovites avaient des usages de la diplomatie mongole. Il pense que cette expérience fut très utile pour les Russes dans leurs relations avec les puissances orientales. Non seulement la Russie se serait considérée comme successeur des Khanats qu'elle avait conquis, mais les populations turque et mongole de

---

<sup>2</sup> Jakobson, 1939, p. 502 sq. ; Holenstein, 1984, p. 47 sq.

l'Est auraient vu les choses de la même façon : «On peut dire, comme le Prince Troubetzkoy, que les Russes ont hérité leur Empire de Gengis Khan».

### 3. UN PAYS QUI S'ÉTEND SUR PLUSIEURS COUCHES ET DANS PLUSIEURS DIRECTIONS AU-DELÀ DE L'EUROPE

Au XIXe siècle, les Slavophiles avaient tenté de cerner la spécificité historique de la Russie comme héritière de l'Empire byzantin. Quelques-uns rêvaient d'une Constantinople reconquise sur les Turcs comme capitale d'un grand Empire slave.

Dans les années 20, un mouvement alternatif anti-occidental vit le jour chez les Russes exilés, définissant la Russie géographiquement comme partie de l'Eurasie<sup>3</sup>. Ces «Eurasiens» pensaient que ce n'étaient plus les lignages génétiques, mais les relations de voisinage qui constituaient les liens significatifs pour les cultures. Ils avaient eu des précurseurs parmi les historiens et hommes de lettres depuis le milieu du XIXe siècle, et parmi les linguistes depuis la fin du XIXe siècle dans la «théorie des ondes» de Johannes Schmid (1872)<sup>4</sup>, et dans la linguistique géographique de Ferdinand de Saussure.

Selon eux, afin de favoriser la compréhension entre groupes linguistiques voisins, sont intervenues de progressives assimilations. Ce qui est nouveau chez les Eurasiens, c'est qu'ils élargissent les théories de Schmidt et de Saussure à partir de leurs investigations sur l'empire russe. Ils montrèrent ainsi qu'une mutation linguistique transcende les familles linguistiques génétiques et ethniques, à la suite d'une adaptation conditionnée par les contacts. Ils firent valoir des assimilations analogues dans tous les domaines culturels. Toutefois, ils rencontrèrent des obstacles pour démontrer une homogénéisation tant dans le mode de pensée que dans les structures sociales, et ce pour une région eurasiennne fermée sur elle-même qu'ils liaient à l'héritage de Gengis Khan.

La recherche inspirée par les idées eurasiennes a produit des hypothèses fructueuses en linguistique. De même que pour d'autres recherches datées, on ne peut cependant aujourd'hui en faire qu'un usage prudent. Dans la brève période entre les deux guerres mondiales, il n'y eut pas le temps de travailler les contradictions internes. Le programme eurasiennne demeurait trop attaché à une conception de la totalité selon laquelle les domaines culturels se caractérisent par l'homogénéité et la clôture. A partir de

---

<sup>3</sup> Troubetzkoy, 1996.

<sup>4</sup> Schmidt, 1872.

contrastes flagrants, on considéra que ceux-ci étaient structurés binairement, et qu'ils débouchent toujours sur une symétrie. Or un des intérêts de la linguistique structurale, alliée au mouvement eurasien, était de montrer que langue et race, mais aussi langue et culture, n'ont pratiquement jamais la même extension. Aussi ne peut-on s'attendre à des lignes isométriques stables (formées par le parallèle de phénomènes linguistiques et culturels), telles que les imaginait l'idéologie eurasienne.

Opposés à l'idée de la persistance d'influence de la domination mongole sur la civilisation russe, des critiques attirent l'attention sur la brièveté de cette domination, ainsi que sur «l'infériorité de la culture nomade» des Mongols. A quoi on peut répondre en deux temps.

Ce n'est pas sous le chef nomade Gengis Khan que des contacts se sont établis entre Mongols et Russes, mais surtout sous ses petit-fils Batou et Berke, qui avaient retenu la leçon du conseiller chinois Liu Bingzhong : «On conquiert le monde à cheval, mais on ne peut le gouverner à cheval». Une véritable infiltration s'ensuivit, après que le joug des Tatars eut été secoué, et que ceux-ci eurent quitté les Khanats conquis par les Russes pour se mettre au service du grand Prince de Moscou.

De plus, le groupe de population le plus important dans les Khanats n'était pas les Mongols mais les Turcs originaires d'Asie centrale, culturellement iranisés et islamisés. Ils tenaient l'administration d'Etat et l'économie des Khanats, plus développée que celle de l'ancienne Russie. Dans ces secteurs, l'influence de l'Orient se voit dans le vocabulaire russe.

Il est bien plus délicat de déterminer une influence en ce qui concerne la juxtaposition frappante — vue de l'extérieur — d'autocratie despotique, de tolérance, et de partenariat commercial, pour laquelle on ne peut fournir d'explication unique. La religion des autres n'était pas seulement admise, voire ignorée ; on y faisait appel au moment de conclure des contrats. Pour les accords conclus sous serment avec des Musulmans, on conserva un Coran au Kremlin à Moscou<sup>5</sup>.

Les Khanats mongols transmirent aux Russes non seulement leurs talents militaire et stratégique, mais aussi la culture chinoise. Ils permirent aux Russes d'entrer en contacts avec la civilisation irano-islamique de l'Asie centrale. L'Islam d'Asie centrale, imprégné de culture iranienne, constitue encore aujourd'hui une des formes les plus éclairées de l'Islam.

Ce nouveau contact des Mongols avec le monde iranien était le troisième. Le premier contact entre civilisations slave et iranienne remonte du côté russe à l'époque pré-chrétienne, du côté iranien à l'époque pré-islamique. De toutes les branches européennes des langues indo-européennes, la branche slave est la plus proche de l'iranienne. Là encore, les correspon-

---

<sup>5</sup> Keenan, 1967, p. 553.

dances ne se laissent pas expliquer génétiquement, elles sont conditionnées par le voisinage. A ce propos, Schmidt écrit :

Comme l'Europe et l'Asie n'ont pas de frontières géographiques, la ligne de démarcation, jusque là strictement délimitée entre les langues aryennes et européennes, disparaît également. [...] Nous ne voyons qu'un continuum de l'Asie vers l'Europe.

(Schmidt, 1872, p. 19 et 24)

On trouve quelque chose d'analogue dans l'ancienne mythologie des Slaves, ainsi que dans les relations sociales et les valeurs représentées dans les récits mythologiques. Les récits slaves sont très proches de la tradition iranienne. Pour citer un exemple : l'amitié est une relation prééminente dans les sociétés pastorales archaïques. Or le mot russe signifiant la paix *mir* est en relation avec Mithra, dieu iranien de la Lumière et garant des contrats. De même que celle de l'ancien Iran, la structure sociale de l'ancienne Russie présente, à côté d'une composante monarchique, des éléments démocratiques. C'est chez les Cosaques du Sud de l'Empire que cet héritage démocratique s'est maintenu de la manière la plus visible<sup>6</sup>.

Dans l'Atlas des civilisations, les frontières conventionnelles de l'Est de l'Europe se trouvent débordées dans deux directions : pour l'expansion de l'Empire russe à l'époque moderne, en direction de l'Est jusqu'au Pacifique, et pour la reproduction de la diffusion des langues indo-européennes en direction du Sud-Est jusque dans l'Océan Indien, au Sri Lanka, ceci déjà avant l'ère chrétienne. Ces deux mouvements d'expansion eurent pour point de départ les steppes du Sud de la Russie.

Nicolas Troubetzkoy a attiré l'attention sur un troisième axe, Nord-Est / Sud-Ouest. Comme le deuxième, il se manifeste avant tout sur le plan de la langue. Sur cet axe, les langues ouralo-altaïques, indo-européennes et afro-asiatiques forment une *alliance de langues*. Troubetzkoy en fait une description qui rappelle la caractérisation de l'Engadine par Nietzsche :

La structure linguistique de l'indo-européen constitue un lien entre la structure ouralo-altaïque et la structure méditerranéenne.

(Toman, 1995, p. 210)

La Russie transcende manifestement l'Europe par sa stature géographique. Dans cette perspective, elle est aujourd'hui le seul successeur du monde

---

<sup>6</sup> Vernadsky, 1959.

grec et de l'Empire romain. Or, l'importance historique de l'Europe ne peut se comprendre sans sa transcendance aux niveaux matériel, économique, intellectuel et culturel. D'un point de vue territorial et traditionnel, on peut même dire que la Russie, symbole géographique de l'aspiration de l'Europe à l'échange des biens économiques et culturels, est le pays le plus européen.

#### 4. LA RUSSIE EN NOIR ET BLANC ET AUX COULEURS DE L'ARC-EN-CIEL

Roman Jakobson (1929, p. 65) se plaisait à donner *l'unité des contraires* comme caractéristique fondamentale de la culture en Russie. Il conseillait d'étudier la civilisation russe, qui fournissait «un excellent exemple méthodologique pour mettre à jour l'unité dans la diversité». Nombreux sont cependant ceux qui attribuent la même valeur d'exemple à l'étude de l'Europe. Mais Jakobson aurait vraisemblablement fait remarquer qu'en Europe, la diversité réside dans une juxtaposition spatiale et temporelle purement extérieure, alors qu'en Russie, les termes opposés entretiennent une relation dynamique pour former un «tout structurel».

Il ne s'agissait pas pour Jakobson de prétendre à une «unité des contraires» spécifique à la Russie. Il voulait, au contraire, souligner les convergences entre la culture russe et spécialement les sciences d'une part, et de l'autre les courants culturels et scientifiques contemporains manifestes aussi à l'Ouest. Les relations de dépendance entre phénomènes culturels, dans l'histoire et l'actualité russes, constituaient pour lui des points d'appui pour une conception de la culture et de la science qu'il croyait d'avenir.

On peut aujourd'hui reconnaître comme mérite à Jakobson d'avoir montré que les différences entre civilisations («La Russie et l'Ouest», «l'Asie et l'Europe», «l'Orient et l'Occident»), sont en fait des oppositions que l'on trouve aussi, à peine moins marquées, dans une même civilisation. C'est ce qu'il montre avec sa représentation de la Russie comme lieu d'«unité dynamique des contraires». Il a pu ainsi s'écarter des Slavophiles, de ses amis parmi les «Eurasiens», et des «Orientalistes» de diverses obédiences.

Il y a, bien sûr, des raisons pour pousser à l'extrême des oppositions courantes (rationalisme — émotionnalisme, matérialisme — spiritualisme, réductionnisme — pluralisme méthodologique, atomisme — holisme, individualisme — communautarisme) et en faire des points de contraste interculturels. A l'Ouest, pendant longtemps, la prise en compte d'un seul des pôles de ces oppositions a été un facteur de progrès considérable.

Désirait-on, en tant que non-européen, se maintenir au même niveau, alors il ne restait pour ainsi dire d'autre solution que d'accepter une «occidentalisation» croissante. Celui qui prenait conscience de l'unilatéralité des perspectives et qui ne voulait pas renoncer à l'autonomie, se voyait presque inévitablement contraint d'adopter à son tour une réaction tout aussi unilatérale. Cet état de fait changea seulement lorsque l'on se vit à l'Ouest contraint de corriger le développement qui s'était fait jusque là. Une telle correction ne remettait pas entièrement en cause ce développement, mais apportait le complément longtemps négligé.

Jakobson a certes fortement accentué le lien intrinsèque des termes opposés, mais il n'a jamais compris «l'unité des contraires» comme une fusion ou une dissolution dans un troisième terme. En demeurant indépendants l'un de l'autre, les opposés parviennent à se maintenir, ainsi que, avec eux, la tension qui les lie en une alternance dynamique, avec un déplacement constant de la dominance de l'un sur l'autre.

La figure idéale que Jakobson découvre dans l'histoire russe n'est pas un «Starec Jean» comme chez Solov'ev, où connaissance et amour fusionnent dans une forme de vie mystico-éthérée. Il se rapproche bien davantage d'une figure comme Constantin le Philosophe, qui a créé une nouvelle écriture, ou du moins une nouvelle langue littéraire. Un Saint actif aux niveaux socio-culturel et politique, et qui a fait de l'histoire en tant que maître-penseur et «homme des Lumières»<sup>7</sup>.

Jakobson se représentait l'unité dans la multiplicité sous forme de complémentarité, comme interdépendance et interaction réciproque. Chez Troubetzkoy, les images qui dominent sont le réseau et l'arc-en-ciel. Le modèle linguistique contre lequel Troubetzkoy se bat est le diagramme arborescent faisant provenir les langues indo-européennes d'un seul tronc commun, modèle qui serait en outre valable pour toutes les grandes communautés linguistiques. Selon lui, le tronc commun des langues indo-européennes est une image trompeuse, qui n'a pu se constituer que parce que des langues voisines se sont rapprochées par un contact permanent. A partir de ce premier rapprochement, de nouvelles différenciations sont apparues par des processus de divergence conditionnés géographiquement. Dans le même temps, des processus de convergence amenaient d'autres rapprochements. Ces tendances contraires, de forces différentes, empêchent le mélange unique. Elles rendent impossible que le résultat soit une mosaïque formée de pierres placées les unes à côté des autres et séparées aussi distinctement que le sont les républiques, les régions, les territoires et les districts autonomes de la Fédération Russe. Le modèle des couleurs qui convient selon Troubetzkoy n'est pas la mosaïque, mais l'arc-en-ciel, qui repré-

---

<sup>7</sup> Jakobson, 1985.

sente le changement d'un bout à l'autre du spectre de la langue.

Selon Troubetzkoy, le modèle auquel la linguistique est parvenue sur les langues ouralo-altaïques et indo-européennes vaut pour toutes les langues du monde :

Toutes les langues parlées sur terre forment un réseau continu, dont les maillons se fondent comme en un arc-en-ciel. Et parce que ce réseau de langues est continu, et que les transitions y sont graduelles, le système général des langues du monde, malgré sa variété bariolée, se présente comme une totalité unique, même si celle-ci ne peut être conçue que de façon spéculative. Ainsi, dans le domaine de la langue, la loi de la division n'a pas pour effet une fragmentation anarchique, mais un système équilibré et harmonieux dans lequel chaque composante, si petite soit-elle, conserve son individualité, et l'unité du tout est obtenue non par la dépersonnalisation des composantes, mais par la continuité du réseau en arc-en-ciel.

(Troubetzkoy, 1996, p. 122)

Si l'image de l'arc-en-ciel mérite d'être complétée par celle du réseau, aujourd'hui répandue grâce à l'informatique, c'est parce que l'on ne peut simplement dire que les modifications se propagent de manière continue. Au XIXe siècle, on avait subdivisé les langues indo-européennes en langues orientales *satem* et langues occidentales *kentum*. Aujourd'hui, on considère que la transformation des occlusives palatales (*kentum*) en fricatives ou sifflantes (*satem*) se serait propagée sous forme d'ondes vers l'Ouest et vers l'Est à partir d'une région au centre du domaine linguistique indo-européen, sans toutefois jamais atteindre l'Asie centrale, l'Atlantique ni la Méditerranée occidentale.

Celui qui étudie l'histoire culturelle de l'humanité ne se trouve pas confronté à un enchevêtrement d'éléments, avec l'arbitraire pour principe. Pour décrire ce qui rattache les êtres humains, un principe ou une image ne suffisent pas non plus, ni la totalité classique (structurée de telle sorte que la connaissance d'une partie — une feuille — suffit pour reconstituer le tout — l'arbre), ni le principe de complémentarité, ni même l'arc-en-ciel de Troubetzkoy. Certes, tout se tient, et c'est pourquoi on peut parler de réseau. Cependant, bien des éléments du réseau ne sont rattachés que de manière lâche. A l'intérieur de celui-ci, il peut y avoir des modules relativement autonomes, dont l'oscillation est largement indépendante de ce qui se produit alentour.

La Russie et l'étude de la Russie, telles qu'elles ont été mises en avant par Troubetzkoy et Jakobson, constituent un véritable Eldorado pour l'étude de relations intra- et inter-culturelles. Aussi ne nous contenterons-nous pas d'approuver la recommandation de Jakobson en 1929 de considé-

rer la Russie comme un exemple méthodologique pour mettre à jour l'unité dans la multiplicité ; ajoutons que cela est valable pour la diversité de formes que prend l'unité dans la multiplicité<sup>8</sup>.

© Elmar Holenstein

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRAUDEL, F. (1963) : *Grammaire des civilisations*, Paris : Flammarion.
- BURCKHARDT, J. (1970; 1ère éd. 1905) : *Weltgeschichtliche Betrachtungen*, Basel : Schwabe.
- HOLENSTEIN, E. (1984) : «Die russische ideologische Tradition und die deutsche Romantik», in R. JAKOBSON et. al., *Das Erbe Hegels II*, Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- (1998) : «Rossija — ein Europa-transzendierendes Land», in *Kulturphilosophische Perspektiven*, Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- JAKOBSON, R. (1929) : «Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik» in *Semiotik* (1988), Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- (1939) : «N.S. Trubetzkoy (1890-1938)», in *Selected Writings II*, The Hague : Mouton 1971.
- (1945) : «The Beginning of National Self-Determination in Europe».
- (1953) : «The Kernel of Comparative Slavic Literature».
- (1963) : «St. Constantine's Prologue to the Gospels».
- (1985) : «More on the Enlightener», in *Selected Writings VI*, Berlin : Mouton.
- KEENAN, E. Jr. (1967) : «Muscovy and Kazan», *Slavic Review* 26.
- MÜLLER, I. (1939) : *Illustrierte Weltgeschichte*, Einsiedeln : Benziger.
- MEYENDORFF, J. (1981) : *Byzantium and the Rise of Russia*, Cambridge : Cambridge UP.
- NIETZSCHE, F. (1879/80) : *Der Wanderer und sein Schatten : Menschliches, Allzumenschliches II*, in *Werke* , vol. IV 13, Berlin : de Gruyter.
- SAUSSURE, F. de (1916) : *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot.

<sup>8</sup> Traduit par Christine Chiado'Rana.

- SCHMIDT, J. (1872) : *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*, Weimar : Böhlau.
- SEIFERT, J. (1985) : *Všecký krásy světa*, Praha ; traduction allemande (1987) : *Alle Schönheiten dieser Welt*, Berlin : Aufbau.
- TECHET, K. (1913) : *Völker, Vaterländer und Fürsten*, Munich.
- TOMAN, J. (1995) : *The Magic of a Common Language : Jakobson, Mathesius, Trubetzkoy, and the Prague Linguistic Circle*, Cambridge MA : M.I.T. Press.
- TROUBETZKOY, N.S. (1996) : *L'Europe et l'humanité : Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège : Mardaga.
- VERNADSKY, G. (1953) : *The Mongols and Russia*, New Haven : Yale University Press.
- (1959) : *The Origins of Russia*, Oxford : Clarendon.
- WEBER, M. (1985 ; 1ère éd. 1919) : «Wissenschaft als Beruf», in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen : Mohr.